

demeures des chrétiens qu'ils pillent de fond en comble, s'emparant aussi de tout ce qui m'appartenait. Ne pouvant me trouver, ils se préparent à y mettre le feu, lorsqu'enfin je suis découvert, ainsi que mes gens.

C'est alors qu'une douzaine d'hommes, vrais tigres humains, se jettent sur moi, m'arrachent les cheveux et la barbe, et me brûlent sur diverses parties du corps, après m'avoir dévouillé violemment de tous mes vêtements ; ce n'est qu'à grand peine que j'ai pu me faire rendre mon pantalon. Je suis suspendu par les cheveux et précipité d'étage en étage jusque dans la rue, d'où l'on m'entraîne devant la porte du village pour m'y décapiter ; tout mon corps n'est que sang et boue, mes membres sont noircis par suite des coups. Là on délibère s'il faut me brûler vivant ou me trancher la tête ; on s'arrête à ce dernier parti. Déjà je suis obligé de m'agenouiller, mes mains sont garrotées derrière le dos, et le couteau est levé, lorsqu'un individu s'adjoint à mes réclamations et demande avec force qu'on me conduise au marché de Vou kang. Là je serai mis à mort après avoir servi de spectacle à la foule pendant une nuit.

Me voici en route, traîné plutôt que marchant de moi même. Après avoir parcouru un espace de cinq lys (2 kilom.), nous arrivons au village de Kon-moun-léou, où une foule de plus de 400 personnes, hommes, femmes et enfants, se joint à mon cortège et demande ma tête. On me précipite dans une rivière, on me dépoille de mon pantalon, on m'oblige à m'agenouiller, à poser ma tête sur un banc et on apporte le couteau fatal. Je restai ainsi plus d'un quart d'heure ; exposé à la risée de la foule et entre la vie et la mort, lorsque le même inconnu les oblige à me rendre mes vêtements et m'entraîne sur la route du marché. J'ai appris ensuite que cet inconnu était un satellite : il avait l'ordre de laisser brûler la chapelle, insulter et battre le missionnaire : toutefois il devait lui sauver la vie.

Après une nouvelle marche de cinq lys, j'arrive au marché de Vou kang, où la foule se grossit de plus d'un millier de personnes qui se disputent l'honneur de me battre : celui-ci me donne des soufflets, celui-là des coups de poing, un autre se sert de son sabre, un autre de son bâton, un autre me précipite par terre et me foule aux pieds. Enfin on me conduit à la porte d'une pagode où l'on me garrotte pendant que la foule délibère sur le temps, le lieu et le genre de mort. Pendant qu'ils se disputent entre eux, arrive le petit mandarin du pays qui me délivre de leurs mains et me conduit au prétoire.

J'avais la vie sauve, mais la vie seule. Mes pertes : ornements, vêtements, chapelle, écoles, résidence, etc., et celles des chrétiens s'élèvent à un chiffre considérable. Lorsque je me vis dans un tel état devant ces gens du prétoire, que je songai à mes malheurs, aux dangers passés, à mes pauvres chrétiens, à leurs maisons en partie brûlées avec la chapelle, à mes labeurs de sept années perdus, je ne pus retenir mes larmes, et tous pleuraient avec moi. Le mandarin ordonna à ses gens de me laver le corps et me prêta quelques vêtements : le lendemain, il me ramenait tout meurtri à ma résidence de Kiang-kong. Le 16, les deux mandarins civil et militaire se rendaient sur les lieux, examinaient les dégâts et arrêtaient quatre coupables.

J'apprends aujourd'hui que le préfet, accueillant les fausses accusations des païens contre moi, vient d'écrire au vice-roi. Déjà l'an dernier, vers la 1ère lune, ces gens avaient décidé de brûler mes chapelles : j'écrivis au préfet pour lui demander un édit ; il me répondit que c'était un faux bruit et que son peuple n'était pas capable de cela. Vers la douzième lune, voyant que j'apportais tant d'objets de Canton et entendant dire que j'avais beaucoup d'argent pour construire deux nouvelles chapelles, ils résolurent de nouveau le pillage, j'en fus averti à temps ; je pus prévenir le mandarin local, et le projet avorta : il devait réussir plus tard.

Maintenant, ma chapelle est détruite, tout mon bien est pillé, je n'ai plus une sapèque, et j'ai à nourrir plus de trente personnes : il me reste une chapelle non terminée, qu'il faudrait vite couvrir dans la crainte des pluies. Mes pauvres chrétiens sont ruinés et me pressent chaque jour de leur venir en aide.

Je suis tout rempli de tristesse lorsque je songe que, venu dans ce pays depuis sept ans, je n'y ai encore nuï à personne, j'ai aimé et aidé tout le monde ; pourquoi les païens veulent-ils aujourd'hui me décapiter et ruiner mes œuvres ?...

Mgr Chausse fait suivre ces lettres des lignes suivantes :

“ Je n'ai rien à ajouter à l'éloquence de ces lettres que j'ai reçues à deux jours d'intervalle, sinon que le cher P. Brugnon a rempli le précepte de l'apôtre : *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit et nos debemus pro fratribus animas ponere* : qu'il a bu jusqu'à la lie le calice de l'ignominie et de la souffrance et qu'il a pu dire comme le divin Maître : *Videte si est dolor sicut dolor meus.* ”

LA PETITE COUSINE.

Un jour vint à notre maison
Une petite demoiselle,
C'était au temps de la moisson,
J'étais en vacances comme elle.

Un beau sourire triomphant
Étoilait sa lèvre mutine.
Ma mère me dit : “ Mon enfant
Voilà ta petite cousine ! ”

J'avais alors douze ans . c'était
L'âge qu'avait aussi Marie,
Et pour nous l'oiseau bleu chantait
Sur la même branche fleurie.

J'avais un esquif de bouleau
Pavoisé d'un brin d'aubépine.
Je courus le lancer sur l'eau
Avec ma petite cousine.

Or, comme nous tendions le cou
Vers l'onde pleine de lumière,
Son pied glissa sur un caillou,
Elle tomba dans la rivière.

Maïs sa main ne me quitta pas,
Et sur une berge voisine
Je pus l'emporter dans mes bras,
Ma petite cousine !

Pendant que le soleil séchait
Sa robe suspendu aux branches,
Notre mère l'endimanchait
Dans mon habit des grands dimanches.

Mon chapeau semblait à dessein
Pencher sur son oreille fine.
Oh le charmant petit cousin
Qu'était ma petite cousine !

Quand il fallut nous séparer,
Les vacances étant finies,
Nous fûmes une heure à pleurer,
Nos mains tout doucement unies.

Puis la fleur des vagues amours
Au fond de mon cœur prit racine ;
Et dans mes livres tous les jours,
Passait ma petite cousine.

Un matin que j'étais seul et,
J'embrassais dans ma rêverie
Le chapeau qui me rappelait
Les cheveux mouillés de Marie.

On vient, on m'appelle au parloir...
Hélas ! tout est deuil et ruine.
Le soir, j'avais un crêpe noir
Sur le chapeau de ma cousine.

Depuis j'ai regretté souvent
Les jours heureux de mon enfance,
La rivière où chantait le vent,
L'amour ou chantait l'innocence.

Je livre au sort de longs combats.
Et souvent ma tête s'incline
Heureux qui n'a pas ici bas,
Perdu sa petite cousine !

LLOUIS-HUGUES.